JEAN RICHEPIN 1849–1926

Tintez, les glas !

Tintez, les glas, sanglots des cloches, lents, lourds, las !
Tintez autour de moi, tintez en moi, les glas !
Tintez pour tous ces morts, vœux, espoirs, amours, rêves,
Dont j'ai, dans mon avril, cueilli les fleurs si brèves,
Et dont je suis, dans mon automne, le cercueil !
Tintez aussi pour ce vieux monde, fou d'orgueil,
Avec qui je me suis saoûlé d'apothéoses,
Et dont bientôt, malgré le phénol et les roses,
Va puer le cadavre affreux, grouillant de vers !
Tintez pour lui, tintez pour moi, les glas ! Mes vers
Prendront le la qui pleure à vos accents sinistres ;
Et leurs tambours voilés, les frissons de leurs sistres,
Leurs flûtes et leurs cors aux gémissements longs,
Leurs cuivres rauques, leurs désolés violons
Dont l'âme en agonie infiniment trépasse,
Auront ainsi, sur vos mornes adieux pour basse,
La plainte déchirante et le râle profond
Qu'il faut au Requiem des choses qui s'en vont.
Tintez, les glas, cris noirs, pleurs du bronze funèbre !
Ne croyez pas, pourtant, qu'en moi tout s'enténèbre
Sous ce vol ténébreux de croassants corbeaux.
Tintez, les glas ! Ce monde et moi, nous fûmes beaux,
Vaillants, gais ; nous saurons l'être encore, je pense.
La mort, pour m'effrayer, peut se mettre en dépense ;
Elle n'en sera pas, certes, le bon marchand.
Voilà deux fois déjà que sa faulx, s'ébréchant,
A sifflé sous mes pieds sans me jeter par terre.
Tintez, les glas ! Ces mots de tragique mystère
Qu'elle bégaie au bout de vos langues d'airain,
J'en ai compris le sens et l'ai trouvé serein.
O gueule de la Mort, bâille donc toute grande,
Bâille ! Tu n'auras plus ma terreur en offrande.
Tintez, les glas ! O gueule à l'abîme béant,

Gueule montrant partout sous l'être le néant,
Gueule ouverte devant chaque pas qu'on va faire,
Gueule, centre éternel de l'éternelle sphère,
Gueule sans lèvres, gueule atroce, avec, dedans,
Toute la nuit d'où vient la blancheur de tes dents,
Gueule où l'œil fixe du vertige vous contemple,
Gueule où le dernier dieu, du fond du dernier temple,
Rend son dernier soupir en vieux relents pourris,
Je regarde à présent le rire dont tu ris,
Sans qu'autour de mon front ton souffle qui l'évente
Hérisse mes cheveux en halo d'épouvante.
Tintez, les glas ! Tintez au vide de mon cœur !
Ce qui vous y répond, c'est un écho moqueur,
Dont nous allons, les glas, nous égayer ensemble,
Tintez, les glas ! La mort n'est pas ce qu'elle semble
Pourvu qu'on tente, et j'ai tenté (tintez, les glas !),
De lui faire, avec ses crêpes, des falbalas.
Lugubre, elle ? Non point. Un monstre ? On la diffame.
Tintez, les glas ! Je suis don Juan. C'est une femme.
Puisqu'on t'a vu deux fois surgir à mon côté,
Spectre, et que je me suis avec toi colleté,
Donnant double nasarde à ta face camuse,
J'ai bien conquis le droit de te prendre pour Muse.
Pour Muse, ce n'est pas assez. Comble mes vœux !
C'est comme fiancée aussi que je te veux.
Viens ça, vieille ! Tintez en carillon, les glas !
Tintez, allègres, pour sa taille d'échalas,
Pour ses côtes à jour, pour ses hanches arides,
Pour ses jambes d'ivoire et son crâne sans rides !
Tintez, les glas ! Viens ça, vieille ; pose ton poing,
Qui tremble, sur le mien, qui, lui, ne tremble point.
Tintez, les glas ! Viens ça, ma promise, ma reine,
Ton squelette drapé dans ton suaire à traîne !
Viens, la belle ; et sans peur de jamais m'apaiser,
Avec ton baiser blanc bois mon rouge baiser !
Viens ! A ton raide corps enlaçant mon corps souple,
Cependant que, lascifs, la valse nous accouple,
Tu verras mes regards aux luisants coutelas

Flamber encor de rut (Tintez, joyeux, les glas !)
Et que j'ai pour bouquet à la danse macabre
Vers ton sexe aboli mon désir qui se cabre,
Rouge, et, dans son espoir d'aurore jamais las,
Changeant en angelus les glas… Tintez, les glas !